

DANIELLE POULIOT

Monsieur le Président



ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

De la même auteure

Mûres pour l'aventure, Art Global, Montréal, 2008.

Le chat, Art Global, Montréal, 2011.

Institut Philippe-Pinel – 50 ans d'histoires,
Art Global, Montréal, 2014.

Lettre à Justine, Art Global, Montréal, 2014.

DANIELLE POULIOT

Monsieur le Président

R O M A N

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514-281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens
Révision et correction d'épreuves : Annie Cloutier
Graphisme de la couverture : Christine Houde
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-63-1

Dépôt légal : 4^e trimestre 2020

© Les Éditions Sémaphore et Danielle Pouliot
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514-336-3941
www.dimedia.com

*À toutes les Léa de ce monde.
Aux Oubliés et Portés disparus.*

*À la fin, nous nous souviendrons non pas des mots
de nos ennemis, mais des silences de nos amis.*

— Martin Luther King

*Il est de la nature de cet appareil judiciaire
qu'on soit condamné
non seulement en toute innocence, mais encore,
en toute ignorance.*

— Franz Kafka, *Le Procès*

Si l'on en croit Aristote, la vengeance est une chose juste, fondée sur le principe qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César. Énoncé avec lequel je suis entièrement d'accord. Nietzsche évoque le concept de réparation : la vengeance peut rétablir l'honneur bafoué. Encore là, je suis partante. Mais c'est Théo dans *Les Tontons flingueurs* qui, selon moi, traduit avec la plus grande acuité la notion de vengeance : « Je ne te dis pas que c'est pas injuste ; je te dis que ça soulage. »

L'histoire qui suit commence par un mauvais café servi à un bon gars sur une terrasse à Amsterdam. Au même moment, mon enfance vole en éclat. Et voilà qu'un jour, contre toute attente, le destin nous réunit, Émile le Magnifique et moi, Léa, la femme blessée. Tout allait remarquablement bien jusqu'à ce qu'un Homme d'expérience entre dans la danse et fasse tout foirer.

Aujourd'hui ce type n'existe plus. À peine, en fait. Est-ce juste ? Je ne saurais le dire. Mais il est vrai que ça soulage.

Émile le Magnifique

Assis à la terrasse d'un café, le nez plongé dans un espresso à l'odeur de papier carton, combattant les symptômes désagréables du décalage horaire, il cherche. Émile cherche un projet dans lequel investir l'héritage laissé par une tante disparue un an plus tôt. Trop peu pour parcourir sans fin le monde, suffisamment pour fonder une entreprise et rêver de le conquérir.

Sa présence à Amsterdam est l'effet du hasard. Une heureuse combinaison de prix alléchants, d'horaires flexibles, de température clémente et de curiosité. Et voilà que, la mine chiffonnée, il se retrouve devant un café imbuvable dans l'attente qu'une chambre se libère. Heureusement, le soleil est au rendez-vous et la journée promet d'être belle. Ce tableau évocateur de son premier contact avec la capitale néerlandaise, Émile y fait référence chaque fois qu'il accueille des petits nouveaux.

C'est la tradition chez nous : raconter notre histoire et inviter les recrues à participer à son écriture. Aborder notre univers créatif et solliciter leur imagination. Nommer nos ambitions et les rendre complices de nos rêves les plus fous. Par-dessus tout, Émile souhaite leur faire comprendre qu'ils ne se joignent pas à une compagnie, ils intègrent une famille ; ils ne sont pas des employés, mais nos frères et sœurs kafkaïens.

Dans l'évocation de ses souvenirs, Émile finit toujours par confondre faits, dates et événements. D'aucuns pourraient croire qu'il triture la vérité. C'est faux. Tout ce qu'il dit est vrai. Amsterdam, le mauvais café, le beau temps, l'héritage, la recherche d'une bonne idée, mais surtout, surtout, la femme à la perle.

Elle est là depuis le début, prisonnière d'un carré oublié par le soleil qui inonde paresseusement le reste de la terrasse. Assis de biais avec elle, Émile fixe toujours son café d'un air soucieux. Deux gorgées tièdes, c'est tout ce qu'il reste à boire. Il n'y touchera pas. Le breuvage infect continuera de refroidir dans l'affreuse tasse en grès que le serveur a déposée plus tôt devant lui, sur le verre grafigné de la table, en même temps qu'une cuillère sans éclat et un sucrier au rebord ébréché. À ce point du récit, on comprend que la volonté d'Émile de créer des objets d'une beauté terrifiante trouve ses origines dans ces microsecondes, dans le quelconque, l'impersonnel et la banalité de la scène. Mais ce qui intéresse surtout son auditoire, c'est la femme assise dans l'ombre, le rôle qu'elle a bien pu jouer dans toute cette histoire.

Dans la volonté manifeste de faire durer le plaisir, Émile s'enfonce dans les rues d'Amsterdam pour en décrire les canaux, les ponts, le marché aux fleurs, le musée Van Gogh, le Rijksmuseum, le quartier rouge, l'odeur de marijuana, les vélos par dizaines, les touristes par centaines, avant de revenir au carré ombragé de la terrasse et de déclarer, sur le ton de la confiance, que la grâce et la perfection se sont révélées ce jour-là à travers le corsage en dentelle d'une femme croisée par hasard sur une terrasse devant un mauvais café.

Affectant une fausse retenue, il fouille du regard les paires d'yeux suspendues à ses lèvres, feignant de soupeser le risque encouru à révéler son secret, à ouvrir son cœur. *Après tout, c'est la famille*, semble trahir un léger haussement d'épaules. Et c'est reparti. Émile reporte son attention sur la gorge de l'étrangère, égraine une à une les mailles de la chaîne qu'elle porte au cou pour y découvrir, suspendue, une perle aux reflets vert doré. Fasciné, son regard coule sur la peau claire où des éclats de caramel semblent avoir été joliment déposés. « Lorsque j'ai finalement trouvé la force de relever les yeux, l'inconnue m'attendait, le sourire aux lèvres », dit-il, l'œil coquin. C'est ici que se termine l'anecdote.

La suite, les recrues l'apprendront, comme toutes les autres avant elles, au Café-Théâtre.

Plusieurs prétendent qu'il a passé la nuit — et toutes celles de la semaine qui a suivi, d'ailleurs — avec l'inconnue, et qu'à l'aube, conquis par le grain de sa peau, les tons changeants de ses yeux et sa chevelure de feu, et baignant dans l'odeur aromatique du café pris au lit, Émile a senti le besoin d'immortaliser cet instant magique, de le figer dans une matière indestructible, aussi solide que le métal, mais faite de lignes et de courbes qui témoignent du caractère indomptable de la passion.

Femme à la perle est la première cafetière dessinée par Émile dans les mois suivants son retour à Montréal. Jamais commercialisée, elle est exposée dans le Café-Théâtre avec les autres modèles qui ont fait notre renommée. Une perle aux reflets vert doré est incrustée dans le corps cuivré de la machine à piston, une pièce magnifique surmontée d'un anneau stylisé en laiton dont le tracé n'est pas sans rappeler le détail d'une certaine dentelle.

C'est ainsi que naissent les cafetières chez Kaffa. De carnets de voyages, d'histoires d'amour, de souvenirs heureux, parfois douloureux, et de récits poétiques. Elles naissent de l'enthousiasme débordant et du travail remarquable de cent seize âmes qui vivent et respirent par et pour le geste créatif guidé par la fougue contagieuse d'Émile.

Aujourd'hui, Kaffa est un leader mondial dans la fabrication de machines à espresso. Les premiers modèles se sont vendus comme des petits pains chauds, donnant le coup d'envoi à un avenir prometteur et au développement de nos trois gammes.

Kaffa Divin représente le meilleur de la production industrielle en série pour une clientèle jeune et branchée. Il s'agit de pièces exceptionnelles qui se distinguent des autres produits sur le marché par leur design, l'originalité de leurs composantes et la qualité inégalée des matériaux. Année après année, nous reproduisons nos classiques intemporels, et un nouveau modèle est proposé aux consommateurs tous les deux

ans. Cette période de gestation permet aux créateurs de renouveler leurs sources d'inspirations, de confirmer la singularité de leurs idées, de dessiner des dizaines de croquis, de les détruire, d'en réaliser d'autres, d'avoir chaud puis froid, de douter, de vouloir tout abandonner avant de retourner à leur table de travail et de puiser au plus profond d'eux-mêmes pour faire jaillir l'étincelle de génie.

Je n'apprends rien à personne en disant que *Kaffa Divin* est le pain et le beurre de l'entreprise : les revenus générés par cette série assurent notre sécurité financière et offrent aux créateurs la possibilité d'explorer parallèlement des concepts inédits, aux ingénieurs de tester des technologies émergentes et aux artisans de se casser la tête pour trouver la meilleure façon de donner vie à leurs idées. En d'autres mots, d'innover.

L'innovation prend forme dans la ligne *Kaffa Art*, des cafetières raffinées et très chères, des productions à tirage limité. Déposées comme des bijoux sur des comptoirs d'acajou et de quartz, dans les suites luxueuses, les hôtels-boutiques, les cafés branchés et les restaurants chics qui jouent des coudes dans la course aux étoiles Michelin, ces machines participent au décorum des établissements d'ici et d'ailleurs, et contribuent à asseoir leur propre réputation d'excellence.

Pour les âmes romantiques aux portefeuilles bien garnis, il y a *Kaffa Intime*, des cafetières fabriquées sur commande pour des particuliers. Des créations exclusives où le désir d'immortaliser un moment magique se mêle à la passion pour les beaux objets et au respect pour le café bien fait. De dignes émules de la *Femme à la perle*.

Toutes ces pièces aux lignes parfaites, à la mécanique irréprochable et à l'expression d'émotions profondes sont conçues dans cinq mille mètres carrés de vieilles pierres, de béton, de bois dur ; un bâtiment entièrement percé de baies, situé à proximité du canal de Lachine. Rien de comparable au garage humide où tout a commencé, et beaucoup mieux que le troisième étage de la manufacture désaffectée qui a difficilement accommodé la première crise de croissance de Kaffa.

« Le Christ Rédempteur », métaphorisent les Kafkaïens chaque fois qu'ils mentionnent l'usine, dont la forme rappelle la statue qui domine Rio de Janeiro. Si l'on s'en tient à cette analogie — un tronc solide et deux bras généreusement ouverts —, le Café-Théâtre, notre cafétéria, occupe la tête du Christ, et pour cause : la majorité des décisions y sont annoncées, débattues et entérinées. Le bras gauche — côté cœur — accueille les créateurs, les designers, les ingénieurs, enfin tous ceux et celles qui contribuent à la conception de nos appareils. Le personnel administratif, les faiseurs de miracles comme les désigne Émile, ceux qui assurent la livraison de la nacre bleue, des cornes de zébu, des feuilles d'or et des fils de bronze en un temps record, ceux qui expédient nos cafetières à l'autre bout du monde sans en perdre la trace et développent des campagnes de marketing percutantes, bref tous ceux et celles qui font que Kaffa fonctionne à pleine vapeur et sans accroc logent dans le bras droit. Et tout le long de ce long corps créatif aux arômes caféinés, une suite d'ateliers où nos machines sont fabriquées par une centaine d'artisans surdoués, dévoués et engagés. Finalement, dans ce qui pourrait s'apparenter aux pieds du saint homme, se trouve la salle d'exposition où les acheteurs viennent admirer nos produits en savourant un excellent café tout en discutant gros sous.

Les arômes qui imprègnent la bâtisse ont pour origine Thor, notre torréfacteur, baptisé ainsi pour souligner son accointance avec le dieu du tonnerre. L'activation de son mécanisme se traduit par un vacarme d'enfer lorsqu'aux premières lueurs du jour, le Barista enfonce le bouton qui lui brasse la carcasse. Une entrée en scène ponctuée d'une salve d'applaudissements dans le Café-Théâtre, du concert discordant d'ustensiles martelés sur les tables et de sifflements aigus émis par les Kafkaïens qui anticipent le plaisir de plonger leurs lèvres dans un espresso, un allongé, un latte ou un cappuccino bien fait après, très souvent, une nuit passée à dessiner ou à résoudre des énigmes techniques.

Des pans entiers de notre histoire ont pour décor cette cafétéria grouillante et débordante de vie. Un espace où nous aimons nous entasser autour des mêmes tables, parfois même nous empiler les uns sur les autres, pour discuter devant une enfilade de tasses tantôt fumantes, bientôt froides et cerclées d'un trait brunâtre, où chacun monte le ton d'une octave pour faire valoir ses idées, imposer ses vues, bousculer les conventions ou, plus simplement, provoquer.

L'odeur part donc de là, de Thor, de la torréfaction de grains récemment importés. Une odeur qui nous enfièvre et nous fédère, une sorte de liant organique à la base de ce sentiment étrange, de cette conviction absolue, de cette certitude inavouable que c'est à ce monde, et uniquement à ce monde, que nous appartenons. Tous et ensemble. Que notre vie, c'est Kaffa. Que notre famille, c'est Kaffa. Notre amour, c'est Kaffa. Que la seule chose qui nous importe est d'y être, d'y grandir et de créer. Le reste n'étant que compromis, distraction et faux semblant.

*

Même des années plus tard, les arômes de grains de café fraîchement rôtis rappellent à ma mémoire ces merveilleux souvenirs, aussitôt chassés par d'autres, cruels. Quiconque souhaite mettre un tant soit peu de sens sur l'histoire aujourd'hui racontée doit comprendre que l'attachement que nous portions tous à Émile et à Kaffa avait quelque chose d'excessif. Un sentiment si fort que nous avons l'impression d'être plus vivants que quiconque, meilleurs et assurément plus heureux. Une sensation enivrante, une pulsion émotionnelle d'une rare puissance. Une réalité avec laquelle il n'était pas facile de composer pour une fille qui avait surtout jonglé avec le vide. De la matière cent pour cent explosive, je dirais a posteriori.

Moi, Léa, la femme blessée

Je suis arrivée chez Kaffa la veille de mes dix-neuf ans. Sur ma carte d'employée, je souris à pleines dents, l'air idiot, imbue de la fierté excessive d'avoir été choisie, d'être désormais une Kafkaïenne. Jamais plus je ne mentionnais mon poste lorsqu'on s'enquêrait de ce que *je faisais dans la vie*. Je préférais, et de loin, nommer Kaffa, épater la galerie et profiter du respect admiratif de l'entourage.

Malgré tout, malgré cette réalité qui me flattait l'ego, me requinquait le moral et me donnait confiance dans l'avenir, cette tribu joviale, colorée et soudée comme les doigts de la main me laissait perplexe. Très perplexe. Leur attachement profond à Émile était-il sincère, leur affection mutuelle, authentique, ou étaient-ils tous les acteurs d'une parodie sur la famille parfaite? Après des mois de tergiversation, j'ai dû reconnaître que, derrière leur sensibilité à fleur de peau, la surabondance des bons sentiments témoignés et leur exubérance frôlant parfois le délire, se cachaient des angoisses réelles liées au fait même de créer, angoisses en partie apaisées par la sécurité inhérente à vivre en troupeau. Et dans la foulée de cette découverte tardive, j'ai compris que leur gentilé ne faisait pas référence au nom de la compagnie, mais à l'atmosphère anxiogène de l'œuvre de Franz Kafka, à celle qui s'installe lorsque l'équipe fait face à un problème complexe.

Une fois admis qu'il s'agissait bien d'une vraie famille, il m'a fallu réfléchir à la manière de m'y intégrer, ou plutôt déterminer si moi, Léa, préposée à l'entretien, personne dénuée de toute qualité artistique, j'étais la bienvenue. Je gardais donc mes distances : assez loin pour ne

pas risquer de me faire remettre à ma place, mais suffisamment proche pour prétendre être une des leurs advenant qu'ils veuillent bien de moi.

J'ai valsé ainsi longtemps, jusqu'au jour où Paul, le concepteur *senior*, a déposé devant moi un latte aux bulles légères après que j'eus renversé le mien. « Et voilà », avait-il simplement fait en me regardant droit dans les yeux, confirmant qu'il avait pris note de mon existence et que la nature aseptisée de mon être ne constituait pas un motif suffisant à l'exclusion. Ce soir-là, sous les couvertures, dans la pénombre d'une nuit bien amorcée, j'ai confié à Moka que les Kafkaiens m'avaient adoptée... peut-être adoptée. Et que j'avais dorénavant un grand frère... peut-être un grand frère.

Pour être honnête, de cette famille-là, nombreuse, reconstituée, haute en couleur, occasionnellement incestueuse, merveilleusement imparfaite, j'en avais terriblement envie.

Ma mère, une tromboniste apparemment prometteuse, nous a quittés à l'automne de mes quatre ans. « Une intervention mineure ne nécessitant qu'un court séjour à l'hôpital », lui avait assuré son médecin lors d'un examen de routine. C'était sans compter sur la présence d'une bactérie mangeuse de chair particulièrement affamée qui l'attendait, cachée dans la salle d'opération. La fasciite nécrosante — c'est son nom savant, je l'ai appris dès que j'ai su lire — m'a privée de l'amour d'une mère et a peuplé mon imaginaire de monstres visqueux aux yeux globuleux qui mâchouillent des personnes comme d'autres un bon steak. De ce traumatisme infantile, j'ai développé une phobie des microbes et une volonté malade d'en débarrasser le monde.

Mon père l'a suivie cinq ans plus tard. Il n'est pas mort de chagrin ni d'épuisement d'avoir la charge d'une fillette inconsolable, mais d'une foudroyante crise cardiaque dans le métro, station Jean-Talon, un après-midi du mois de février. Il arrivait de la boulangerie, rue Berri, où il avait cuisiné le pain et les viennoiseries et, tout de suite après, les pizzas et les tartes, avant de venir me chercher à l'école où je l'attendais

impatiemment, sachant qu'il avait une brioche aux raisins pour moi dans sa poche.

Le train fonçait tête première dans le tunnel lorsque son cœur a flanché. J'ignore si quelqu'un a eu le temps d'actionner le frein d'urgence, s'il y avait une personne compétente à bord pour tenter un massage cardiaque ou toute autre manœuvre de réanimation pertinente. Chose certaine, quand les secours sont arrivés, il était trop tard. Lorsque je l'imagine étendu sur le plancher sale du wagon, les yeux révulsés et la bouche grande ouverte dans une caricature de l'homme fier qu'il était ; lorsque j'imagine son corps désarticulé coincé entre les sièges en plastique dur, étouffé par la masse de curieux avides de drames urbains et tout juste bons à apprécier le spectacle, j'aime croire qu'il portait encore sur lui l'odeur réconfortante du pain et que ma mère, juchée sur un nuage, jouait du trombone, impatiente de partager avec lui ma dernière brioche.

Ma tante Anita est venue me chercher à l'école ce jour-là. Sur le chemin du retour, elle me serrait la main tellement fort que j'ai pensé qu'elle était fâchée, que j'avais « encore causé des soucis » à mon père. Elle s'est mise à pleurer sitôt la porte de son appartement refermée. En voyant son drôle de visage ravagé par les larmes, je n'ai pu retenir les miennes. Assise dans la cuisine devant une assiette de biscuits à peine tièdes, je sanglotais doucement sans savoir pourquoi.

Secouée par des hoquets, Tata m'a tout raconté. Le métro. Le cœur. Le non-retour. « Ton papa a rejoint ta maman au ciel », répétait-elle. Je savais exactement ce que ça signifiait : plus jamais je ne sentirais la force de ses bras autour de mes épaules, plus jamais je ne surprendrais l'espace entre ses incisives quand il s'esclaffait d'un rire sincère, plus jamais il ne me raconterait ma mère avec des trémolos dans la voix.

Le soir venu, après s'être assurée que je n'avais ni trop chaud ni trop froid, ni faim ni soif, que le lit me convenait, Tata m'a embrassée bien fort avant d'éteindre la lumière. Apeurée, je la regardais disparaître

à son tour, derrière la porte qui se refermait. Elle a dû sentir quelque chose, parce qu'elle est aussitôt revenue vers moi pour s'allonger à mes côtés et caresser doucement mes cheveux, posant de manière rythmée de légers baisers sur la joue qui s'offrait à elle.

Nous avons partagé mon petit lit pendant des semaines, le temps que j'arrive à fermer les yeux sans paniquer devant le trou noir qui cherchait à m'avaler. Puis Charlie a pris la relève. Il a veillé sur mon sommeil tout au long des sept années qui ont suivi. C'est-à-dire jusqu'à sa mort.

Mon nouveau statut d'orpheline nous a valu la visite d'une inconnue. Elle s'est invitée chez nous un soir après l'école. Installée à la table basse du salon, je dessinais une maison aux volets fermés devant laquelle posait une femme avec un grand S doré à la main, un homme qui l'habillait d'un regard bienveillant et une petite personne au visage grimaçant, qui tenait en laisse un chat jaune. Et, plus loin, aux abords d'une forêt dont les arbres immenses projetaient des ombres menaçantes, une fillette maigrichonne à l'air triste.

« Une situation temporaire à laquelle nous devons trouver une solution permanente », a claironné la visiteuse sur le même ton que mon enseignante empruntait lorsqu'elle nous faisait la dictée. Ma curiosité piquée, j'ai levé la tête. Assise devant moi, en équilibre sur le bord du canapé trois places de Tata, une grosse sacoche callée sur ses cuisses blanches, se trouvait Cruella d'Enfer. Je l'ai aussitôt reconnue malgré l'habile tromperie : le blanc de sa tignasse des *101 dalmatiens*, qui couvrait jusqu'alors le côté gauche de sa tête, se concentrait dorénavant à la racine de ses cheveux alors que le noir réglisse, qui aurait dû cascader à droite de son visage, s'épandait en mèches rebelles sur ses épaules. Par contre, elle avait toujours la même grande bouche couleur sang. N'eût été la peur qu'elle se sache démasquée et amène aussitôt Charlie avec elle, je n'aurais jamais pu retenir le cri d'effroi qu'a provoqué sa vue. J'ai jeté un coup d'œil à ma tante. Seule sa main semblait encore en

vie ; d'un mouvement continu, elle caressait impatiemment du bout des doigts l'accoudoir de son fauteuil.

Inquiétée par le silence qui régnait dans la pièce, je gardais les yeux braqués sur Tata. Cruella ne semblait pas mesurer le trouble qu'elle avait semé chez ma tante, moi oui. Depuis le temps, j'avais appris à deviner ses humeurs. Anita est la sœur cadette de mon père et ma seule famille connue sur toute la planète Terre. Elle apparaît — visage singulier, sourire anachronique, fierté démesurée — sur la totalité de nos photos de famille, et ce, dès les premiers clichés réalisés dans la chambre des naissances. J'ai appris à la nommer en même temps que mes parents. Maman. Papa. Tata. Sobriquet auquel ma tante avait d'abord réagi avec scepticisme avant de l'adopter de bon cœur puisque formulé sans malice et avec une profonde affection.

Anita souffre d'une légère déficience intellectuelle. C'est probablement pour cette raison que mon père lui avait fait une grande place dans sa vie, la mêlant intimement à la nôtre. Mes parents disparus, mon univers se limitait désormais à elle. À ce long corridor, lieux de tous mes débordements, et aux trois pièces en enfilade au bout desquelles m'attendait une cuisine qui sentait toujours bon les biscuits. Il s'agissait du seul endroit au monde où je me voyais manger, courir et pleurer. Ma nouvelle vie incluait également un matou élégant, raffiné et superbement impertinent ; une sorte de vieux dandy sur lequel je déversais mon trop-plein de chagrin et faisais grande provision de tendresse. Charlie.

« Je suis pas folle ! » a rugi Tata, avec son habituel décalage, surprenant la créature diabolique qui venait d'établir hors de tout doute que ma tante ne faisait pas partie des « solutions permanentes » envisagées. Cherchant manifestement une sortie élégante à son faux pas, Cruella plaçait et remplaçait une mèche indomptable qui lui barrait l'œil droit. Ce temps mort salutaire a permis à Tata de trouver une seconde excellente répartie. Plutôt un ordre, lancé sur un ton qui ne tolérait aucune objection : « La petite restera ici. » Et pour mettre un terme définitif aux pourparlers,

elle a violemment enfoncé le bouton de la télécommande, introduisant dans notre assemblée redevenue silencieuse un animateur de jeux télévisés flamboyant et une ribambelle d'excités hurlant une joie feinte.

Heureuse d'avoir vu ma tante prendre ma défense et mettre Cruella K.O. avec autant d'aplomb, j'ai laissé tomber mon dessin pour aller me réfugier sur ses cuisses et fixer, du même air buté, l'écran du téléviseur. L'indésirable a refermé la porte derrière elle après avoir jeté un dernier coup d'œil au curieux tableau nouvellement formé : une fillette sécurisée, blottie contre une femme ulcérée et bien calée dans un fauteuil usé, qui écraserait au premier mouvement de bascule la queue d'un chat mal embusqué.

Cruella est revenue nous voir régulièrement, du moins la première année, puis de manière plus espacée jusqu'à mes dix-huit ans. De toute évidence, tante Anita se débrouillait très bien. Mon potentiel intellectuel se développait normalement et l'appartement n'avait jamais pris feu. J'étais une enfant aussi épanouie qu'un arbre déraciné et transplanté plus loin pouvait l'être. Jamais je n'aurais voulu vivre dans une autre maison, sans cette femme bizarre qui m'entourait de son affection et me gavait de biscuits tièdes et moelleux.

Malgré tout, mon père me manquait terriblement, surtout l'odeur du pain sur ses vêtements quand il me serrait dans ses bras. Le chagrin de ne pas avoir une mère à moi toute seule se faisait également souvent sentir : « Accroche-toi », m'invitait Tata lorsqu'elle suspectait une grande tristesse au creux de mes silences. « Nous sommes là pour toi, eux en haut, nous en bas. » *Nous*, c'était Charlie et elle.

Le chat... Bien avant mon installation, Charlie avait pris ses aises et Anita, rythmé son propre quotidien sur le sien. Du haut de mes neuf ans, je n'avais pas remis en question leur style de vie, je m'y suis simplement adaptée. Charlie miaulait en jetant des regards implorants ? Peu importe l'heure, je prenais place à table et ma tante s'empressait de lui servir une portion de sa potée préférée avant de nous improviser un

repas. Charlie demandait la porte ? Je me préparais à sortir : c'était peut-être l'heure d'aller l'école, à la bibliothèque ou chez une amie. Lorsqu'il faisait sa toilette — c'est-à-dire, presque tout le temps —, j'en profitais pour me brosser les cheveux, refaire mes tresses, laver mes dents, couper mes ongles et, tard en soirée, prendre un bain et enfiler mon pyjama.

Charlie m'a appris un tas de choses utiles dans la vie. La générosité — il me donnait ses souris. L'instinct de survie — il parait aux attaques par de vicieuses contre-attaques. L'indépendance — il n'a toujours fait qu'à sa tête. La fierté — il masquait ses origines de chat de gouttière sous des manières aristocratiques. La résilience — il a survécu à mon arrivée chez Anita. Et la tendresse — il dissipait mes élans mélancoliques de ses ronrons sonores et léchait mes plaies invisibles de sa langue râpeuse. Poids lourd sur mon ventre, il endormait mes frayeurs, me contaminant de son insouciance absolue. Par contre, il ne m'a jamais enseigné comment dormir quinze heures par jour, trois cent soixante-cinq jours par année. Privée de cette faculté et impuissante à l'en départir, j'ai dû chercher un endroit où disparaître durant ses interminables états comateux.

Ce havre, je l'ai trouvé au pas de la porte d'entrée un matin d'automne, dans une boîte remplie de livres : des encyclopédies vieillottes, des bandes dessinées abîmées, des revues jeunesse écornées et des romans dégageant de fortes odeurs d'humidité. Ma joie n'avait d'égal que la fierté outragée de Tata. Là où je voyais des heures de plaisir, elle détectait les préjugés de nos voisins : « Je suis capable de m'occuper de ton éducation moi-même... », avait-elle accueilli le don, les pommettes teintées de rouge.

Elle n'avait pas fini de s'indigner que la boîte gisait éventrée au centre du salon. Les gros titres, les couleurs criardes, les formats variés, les épines qui faciliteraient le classement, les textures cartonnées, les histoires proposées, les odeurs de vieux papiers, tout, mais absolument tout de cette mosaïque d'images et de caractères d'imprimerie me ravissait.

À grands coups de *oh*, de *ah*, de *yes* et de *wow* clamés haut et fort, je témoignais de mon enthousiasme avec plus d'entrain que nécessaire, craignant que ma tante n'exige de rendre mon butin. Mais contre mauvaise fortune elle a su faire bon cœur, et j'ai pu conserver les livres à la condition expresse que la prochaine livraison contienne « des ouvrages pour son âge ». Ce qui, pour mes bons samaritains toujours plantés devant elle, semblait constituer une véritable énigme.

C'est donc là, au centre des pages, au fil des récits, entre les paragraphes, derrière les lignes et par-delà les points, que je trompais ma solitude. Confortablement installée dans le fond de ma garde-robe, une lampe de poche à la main, je suivais mes personnages préférés dans leur aventure, participais à leur quête, partageais leurs déconvenues et savourais leur victoire. Abruti par un séjour prolongé dans le néant, de sa démarche languissante Charlie me rejoignait enfin, sachant que j'avais des histoires pour lui. Vautré sur un vieux chandail, il miaulait doucement pour me signifier que la séance de lecture pouvait débiter. Je partageais alors avec lui tout ce que j'avais retenu de mes lectures, prenant soin d'agrémenter les passages ternes, de saupoudrer de bons sentiments les récits qui en avaient fait l'économie et de terminer les histoires tristes sur une note joyeuse. Parfois, on aurait dit qu'il flairait le bobard, qu'il m'accusait de triturer la vérité, de falsifier les faits, d'influencer les personnages. « Je sauve des vies, évite des chagrins, je fais un croche-pied aux Cruella de ce monde », me défendais-je à voix basse. « Et personne ne m'en empêchera, jamais, surtout pas un chat-dandy! »

Même si sa barque prenait l'eau, Anita m'a menée à bon port et en un seul morceau. Elle a fait de moi une adulte responsable, courageuse et loyale. Alors que Charlie m'imposait une routine sécurisante, elle était l'algue qui se mouvait au gré des vagues, à laquelle je pouvais m'accrocher lorsque le vent soufflait trop fort. Elle a été une merveilleuse mère adoptive, et certainement parmi les plus originales. Aujourd'hui, à cinquante-sept ans, elle a encore toute sa tête — du moins celle que la vie

a bien voulu lui donner —, un cœur en or et un amour immodéré pour moi, sa princesse Léa.

Formions-nous pour autant une famille? Je ne saurais répondre à cette question tant elle suscite chez moi des sentiments contradictoires. Chose certaine, enfant, c'est d'une famille comme celle de mes amies dont je rêvais. Une maison avec un père et une mère qui auraient pris place à chaque bout d'une table garnie de plats fumants déposés sur une nappe brodée par une ancêtre dont la mémoire aurait été évoquée avec fierté. Une sœur dont j'aurais été jalouse si elle avait été plus jolie que moi, à qui j'aurais confié mes secrets et emprunté ses gilets lorsqu'elle aurait eu le dos tourné. Un grand frère qui aurait soufflé les pneus de mon vélo, m'aurait amenée patiner sur le rond de glace au parc et défendue dans la cour d'école quand on me traitait de *mongole* — les gamins s'étaient passé le mot concernant Tata. Un frère cadet qui m'aurait servi de poupée, que j'aurais cajolé, entouré de mes attentions et dirigé avec autorité, fière de mon ascendant sur lui. Et, bien entendu, un chat que je n'aurais pas confondu avec une figure parentale.

Je rêvais de sorties en famille, de fins de semaine sous la tente, de soirées cinéma en pyjama avec du popcorn qui sentait le beurre chaud. De parents allumés qui auraient participé aux réunions pédagogiques, posé des questions compliquées et compris du premier coup les réponses rendues. Qui auraient applaudi aux bons moments lors des pièces de théâtre de fin d'année et m'auraient inscrite à temps aux camps de vacances où mes amies disparaissaient chaque été.

Bref, quand j'ai senti qu'Émile disait vrai, que chez Kaffa nous formions bel et bien une grande famille, une belle famille, une famille soudée, une famille unique, mon cœur s'est ouvert et tout l'amour du monde y est entré comme une foule compacte dans un méga stade un soir de Super Bowl.

Et lorsque le spectacle a pris fin, devinez qui a été mortellement piétinée.